

mes messages ; vainement, hélas ! Ses amis de plaisir l'entourent, défendent son approche ; mais toi, enfant, tu es intelligent, hardi, ton pauvre accoutrement n'éveillera pas leur défiance... Va, efforce-toi de pénétrer jusqu'à mon malheureux frère, dis-lui qu'Andrès Murialti est prêt à pardonner au fils rebelle ; dis-lui que sa sœur Stella le supplie de ne pas mettre dans sa vie le cruel remords d'avoir fait mourir son père de chagrin !... La mélodie que tu répètes chaque jour, c'est Paolo qui l'a composée pour célébrer ma quinzième année... Ce souvenir ne peut le laisser indifférent ; mais s'il réclame de toi un autre signe avant de croire que tu es bien mon envoyé, présente lui ceci."

En achevant ces paroles, Stella détacha de son cou un médaillon et le remit au jeune garçon. Elle voulut y joindre une bourse gonflée d'or, mais il la repoussa doucement.

"Vous avez payé mes chansons," dit-il, "ma mère sera fière d'en recevoir le prix ; je veux vous rendre grâce en vous servant. Adieu ! que la madone me protège !"

Trois semaines se sont écoulées ; une nuit radieuse étend son voile sur les palais de Venise ; des milliers de gondoles étincelantes de feux bizarres se pressent dans le grand canal, pour gagner la mer où l'on prépare une fête de nuit. Sur le quai, Mattozzi, loueur de gondoles, a vu partir presque toute sa flottille chargée de joyeux promeneurs. La seule gondole qui lui reste avec son conducteur a été trouvée trop petite, elle ne porte que deux fanaux et Mattozzi songe à la mieux orner, lorsqu'une voix au timbre chaud prononça son nom à quelque pas :

"Je ne me trompe pas !" s'écrie-t-il, "c'est Tiziano Crusca !... Eh ! petit, tu as assez des voyages ?... Déjà revenu de Florence !"

— Une fière cité ! Mattozzi, mais trop sévère pour un vénitien comme moi... et puis, leurs Ducs, ça ne vaut pas notre Doge... Avez-vous une gondole à me louer ?"

— A te louer ! j'entends mal ; tu veux plutôt me demander de t'employer ce soir pour ramer... Il y avait de l'argent à gagner, mais tu arrives trop tard !"

— Merci, les Florentins ont été généreux, ma bourse est bien garnie et ma mère riche pour longtemps. Je veux me donner le plaisir de voir la fête sans travailler, voyez je paie d'avance."

Il mit son argent dans la main de Mattozzi stupéfait et, sautant dans la dernière gondole :

"Je vais à la fête sur l'ordre d'une grande dame," dit-il hardiment au gondolier, "tu ne regretteras pas de faire ce que je te dirai."

La nacelle s'élance comme une flèche et laisse loin derrière elle les rues illuminées. Maintenant, c'est la mer pure et calme sous un ciel resplendissant d'étoiles, la mer sillonnée de myriades de gondoles aux feux multicolores et d'ou s'échappent tour à tour des cris d'allégresse et des flots d'harmonie.

Véritable enfant de Venise, Tiziano, qu'entraîne cette joie délirante, mêle ses vivats à ceux des promeneurs, il bat des mains, il est près d'oublier sa mission, lorsque paraît une gondole dorée portant des guirlandes d'étoiles bleues qui brillent comme autant de saphirs :

"Bravo ! bravo ! Vive Paolo Murialti !" crie-t-on de toutes parts.

Sous la tente aux lourdes franges d'or, Tiziano aperçoit, au milieu d'une brillante compagnie de jeune seigneur et de dames richement vêtues, le héros qu'on acclame : un grand jeune homme élégant, aux traits gracieux, à la blonde chevelure...

"Pauvre Andrès ! c'est pour celui-ci que tu meurs de chagrin !" murmure le messager de Stella avec compassion, puis il s'adresse au gondolier : "Ami, il faut suivre cette gondole pendant toute la fête, jusqu'à ce qu'elle dépose son maître devant sa demeure."

L'homme incline la tête en signe d'intelligence ; et les gondoles continuent de glisser sur l'eau transparente...

Les fanaux jettent des lueurs moins vives, les rires et les applaudissements diminuent avec la musique qui cessent par degrés. C'est la fin de la fête.

La gondole aux étoiles quitte la dernière le lieu de son triomphe ; elle vogue, emportant les jeunes seigneurs que la fatigue rend silencieux. Soudain, un chant doux et rythmé s'élève à une faible distance. Paolo Murialti se redresse et, fouillant l'obscurité du regard :

"Qui chante cet air !" s'écrie-t-il d'une voix forte.

Pout toute réponse, le chant se rapproche, puis s'éloigne.

On dirait qu'il sort de l'onde ; mais non, Paolo et ses amis ont aperçu la petite gondole qu'aucun feu n'éclaire plus ; ils ordonnent aux rameurs de la rejoindre, alors l'esquif, mystérieux s'enfuit pour revenir bientôt, ramenant avec lui l'étrange mélodie que Murialti écoute tremblant d'émotion. Rentré chez lui, c'est à peine s'il peut goûter au délicat souper qui attend ses convives.

Le lendemain lorsqu'il s'éveille sous ses rideaux de soie, la voix qui l'avait ému la veille, monte de nouveau jusqu'à lui :

"Il fait jour maintenant ! s'écrie le jeune homme, "fêe ou démon je saurai qui tu es !"

Sautant du lit il appelle, donne des ordres. Cinq minutes après, Tiziano entre portant la fidèle mandoline.

"Ton nom, ton lieu de naissance ?" demanda impérieusement le jeune seigneur.

— Tiziano Crusca, de Venise, pour vous servir Excellence.

— Et ce chant dont tu m'as poursuivi hier ?... car c'est toi, j'en suis sûr... dont tu me poursuis encore ce matin où l'as-tu appris ?

— Mattozzi, le gondolier, vous l'a entendu chanter, un jour qu'il passait sous les fenêtres de votre palais.

— La seule fois que je l'ai chanté ici ! murmure Paolo avec tristesse.

L'enfant poursuit d'une voix ferme :

— Moi, Excellence, depuis un mois je le chante chaque jour devant la demeure où Andrès Murialti cache sa douleur. Aux accents de cette mélodie, le triste seigneur oublie qu'il n'a plus de fils !

— Où as-tu pris l'audace de me parler ainsi ?...

— Près de la noble Stella, dont je suis l'envoyé.

Paolo le toisa dédaigneusement.

Ma sœur n'a-t-elle pu trouver qu'un chanteur des rues pour porter son message ?